

Extrait de "LES FRANÇAIS EN ALGERIE"

Par Louis VEUILLOT

(Tome G de "ALGERIE HEUREUSE")

Proposé par Marguerite BROCHE

Vers le milieu du jour à peu près, nous arrivâmes sur le territoire de Blidah, ville charmante, non quant aux édifices, il n'y en a point d'autres que des maisons assez mesquines ; mais charmante par sa situation, la plus agréable du monde, et par la fertilité de son sol.

Blidah

Blidah est bâtie à l'extrémité de la plaine, au pied des premiers contreforts de l'Atlas. De hautes montagnes la dominent, des eaux vives l'arrosent, des orangers toujours verts, toujours en fruits, toujours en fleurs, l'entourent et pénètrent jusque dans la blanche enceinte de ses maisons. Une enivrante odeur, un air tiède et doux nous enveloppaient, nous pénétraient et berçaient les sens de je ne sais quelle langueur active qui nous fit comprendre l'antique mauvaise renommée des mœurs bliidiennes. Il semble que sous l'influence énervante de ces parfums, de ce soleil, de ces eaux murmurantes, il soit plus difficile qu'ailleurs de se défendre de l'oisiveté et de ses mauvais conseils. Blidah fut plus d'une fois renversée par des tremblements de terre, où les marabouts ne manquèrent pas de voir des preuves de la colère du Ciel. A Dieu ne plaise que je les contredise ! Cependant le premier habitant de Blidah qui vint à nous n'avait point cédé à l'influence du sol. C'était le brave et très intelligent colonel Bedeau¹, l'un des plus remarquables officiers de l'Armée d'Afrique, celui de tous peut-être que la sage fermeté de son caractère appelle à exercer une plus salutaire action sur les destinées de la colonie. Nous vîmes son beau régiment (le 17^e léger), bien tenu, allègre, dispos, digne en tout de son chef et de sa renommée, et toujours prêt à partir avec joie. Le canon qui saluait l'arrivée du gouverneur tonnait encore que déjà trois bataillons avaient reçu l'ordre de se préparer au départ et l'avaient exécuté. Ils n'attendaient plus que le dernier ordre, et ils étaient là, calmes et forts sous leurs armes resplendissantes. C'était le dernier jour de plusieurs de ces hommes pleins de courage et de vie ; leur vaillant chef devait lui-même, le lendemain, voir à deux pas de lui la mort, la braver et la vaincre pour la centième fois.

Le général Changarnier

Il y avait encore à Blidah deux héros : Changarnier et Duvivier. Le général Changarnier, officier obscur jusqu'à cette retraite de Constantine, où son courage et son talent militaire jetèrent un éclat si soudain, si salubre et si consolant, n'a point du tout l'apparence classique d'un guerrier : mais quel guerrier répond par son aspect à l'idée qu'on s'en fait dans les classes ! C'est un homme de quarante-cinq ans environ, assez grand, frêle, d'une figure fine et spirituelle, de manières aimables et distinguées, peu de moustaches, une voix faible, un regard vif, mais qui pourrait appartenir à la plume ou à la robe aussi bien qu'à l'épée ; voilà un des plus intrépides favoris de la guerre qui soient parmi ces quatre-vingt mille hommes de l'armée d'Afrique, tous disposés à faire sans cesse leur va-tout dans ce terrible jeu qu'ils jouent sans relâche. On m'a dit qu'à l'époque où son nom devint célèbre, M. Changarnier, alors chef de bataillon depuis peu de temps, dégoûté non pas du péril et de la fatigue, mais du service, songeait à se retirer. Son mérite n'était point ignoré : seulement l'on trouvait qu'il en avait trop pour un grade inférieur et la faveur lui tournait le dos ; il la força bien de prendre garde à lui. Dès ce moment on l'employa et il sut remplir le théâtre qu'il s'était vigoureusement ouvert. L'avantage de commander fut pour lui l'avantage de courir plus de dangers qu'un autre. Il n'y a point d'affaire où il ne montre sa capacité et où il n'attrape quelque coup ; heureusement les balles le caressent plus qu'elles ne le frappent. Son cheval est tué, il en monte un autre ; ses habits sont percés, il en change ; s'il est touché lui-même, il se fait panser pendant ou après l'affaire, et il retourne au feu le lendemain ou sur l'heure, selon l'occasion.

Le général Duvivier

Je ne sais si quelqu'un a fait en Afrique, depuis treize ans, un service plus dur que le général Duvivier. Il a commandé à Bône, à Bougie, à Blidah, à Ghelma, à Médéah, autant de prisons où il a eu à lutter, non contre les Arabes, ce ne serait rien, ce serait un plaisir ; mais contre la fièvre, contre la famine, contre le dénuement. Il s'est trouvé aux affaires les plus meurtrières, et enfin, pour compléter cette série de souffrances, blessé dans ses idées qui sont abondantes et dont quelques-unes sont fort bonnes, il a parfois encouru la disgrâce des chefs suprêmes, ou s'est lui-même condamné à l'inactivité. Le général Duvivier a beaucoup d'instruction, une capacité militaire remarquable, encore plus de courage et un peu trop d'imagination.

Ses plans, appuyés plutôt sur les qualités qu'il se reconnaît que sur la vérité des faits et sur la réalité des moyens, effraient à juste titre l'expérience et la responsabilité de ceux à qui il les propose : on les ajourne, on les rejette ; et lui, ne pouvant remuer les hommes en Afrique comme il le voudrait, il se retire, il va en France remuer des idées ; puis l'amour des combats le reprend, une ambition légitime le pousse ; il revient en Afrique, sollicite quelque poste difficile, l'obtient, s'y distingue selon l'usage, renouvelle des propositions jugées inadmissibles, et voit de nouveau le chemin de la retraite, je devrais presque dire celui de l'exil, s'ouvrir devant lui. A travers ces vicissitudes, M. Duvivier est parvenu, en neuf années, du rang de capitaine à celui de maréchal de camp et de grand officier de la Légion d'Honneur.

Quelques personnes ont trouvé cet avancement rapide ; je ne le trouve que mérité. Tel attend vingt ans et vingt-cinq ans des épaulettes de colonel qui ne les a pas payées si cher. Ces fortunes de soldat actif, si rapides qu'elles soient, sont les plus légitimes de toutes, et il faut ajouter à l'honneur du général Duvivier que ses idées, bonnes ou mauvaises, sont honorées par la constance avec laquelle il les a proposées et défendues. On a pu faire très sagement de ne les point accepter, il s'est montré homme de cœur en leur sacrifiant son avenir. Personne n'a mieux senti que lui le tort que nous fait l'absence du sentiment religieux et moral. Je crains malheureusement que le Coran ne l'ait un peu séduit.

Tandis que le gouverneur s'occupait des détails de l'expédition, j'allai visiter la ville. Blidah n'a qu'une rue commerçante, mais cette rue offre un tableau plein de vie et d'originalité. C'est un long berceau de vigne, sous lequel causent, fument ou trafiquent une quantité de gens qui s'embent n'avoir pas autre chose à faire en ce monde que se promener, boire le café et passer le temps. En effet, tout est si essentiellement provisoire en Afrique, surtout la vie, que, hors le moment où ils marchent et se battent, la plupart des gens n'y ont rien à faire, rien à attendre ; ils sont des instruments placés dans une main qui les emploie sans leur demander conseil, et ils se façonnent aux nécessités de cette situation par une entière insouciance des événements passés, présents et futurs. A part les chefs militaires et quelques marchands européens, du petit nombre de ceux qui ont quelque chose (et ceux-là n'habitent pas hors d'Alger), personne ne s'inquiète de ce qui peut arriver ; chrétiens et musulmans ont appris de longue date l'art de se résigner à toutes les aventures ; et s'ils comptent sur quelque chose, c'est sur l'imprévu.

¹ Aujourd'hui lieutenant-général